

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

Grecque et Roumaine d'origine, fille du prince G. Bibesco, née à Paris, élevée en France, Anne-Elisabeth de Bassaraba de Brancovan est devenue Française par son mariage avec le comte Mathieu de Noailles.

De toutes les femmes poètes contemporaines, Mme de Noailles est la plus célèbre, et si personne ne fut plus louée qu'elle, personne ne fut plus décriée aussi. Peut-être la gloire lui est-elle venue trop vite ; — il faut beaucoup d'habileté pour se faire pardonner cela. Sans doute aussi eut-elle des amis trop enthousiastes et qui ne firent pas montre d'assez de réserve dans leurs éloges. De l'autre côté, on n'eut pas davantage de retenue.

Une des meilleures pages et l'une des plus pondérées qui ait été imprimée sur son œuvre, on la doit à M. Robert de Montesquiou. Cette page est à citer :

« Bittô (Bittô est le nom d'une petite bergère grecque dont Mme de Noailles nous a dit les jeux amoureux en vers délicieux, — M. de Montesquiou se plaît à désigner la poétesse du nom de son héroïne), Bittô n'est pas chrétienne. Pas une seule fois, elle ne prononce le nom de Dieu.

« Mais bien qu'elle les nomme souvent, Junon, Eros, Priapos, les dieux ne sont pour elle que de poétiques mythes. Sa déesse, la seule qu'elle invoque avec foi, c'est la Nature. Quand nous nous exclamons : « Seigneur ! » elle s'écrie : « Nature ! » Elle n'aime, elle n'adore que Gaïa, la Terre.

« Son art maintenant. Il est, comme elle, vêtu à l'antique. A l'ancienne quelquefois, notamment dans cette charmante pièce le *Pays*, qui résonne comme d'un accent de la Pléiade. Partout ailleurs, son vers résonne d'un timbre qu'il emprunte à cette épigraphe de Taine : « L'antiquité est la jeunesse du monde. » — On dirait une transposition de la poésie grecque, avec parfois une attitude de Chénier, une intonation de Keats. Ses strophes sont des frises de vases où jouent des bergers tendres et tristes, vivants et rêveurs, rieurs et sérieux. Elles sont enguirlandées de mélisse et de réglisse, de cytises et de citrons, de résine et de menthe dont elle excelle à pénétrer, à saturer ses poèmes, comme des sachets avec un sens de l'olfactif qui aromatise le terme et donne à l'expression quelque chose d'odorant qui ne se rencontre avec cette intensité que dans le style de d'Annunzio. »

Une chose que tous les critiques s'accordent à reconnaître chez Mme de Noailles, une chose assurément qui prime de beaucoup le sentiment très pur qu'elle a de l'antique et son goût pour Ronsard et les poètes de son école, — c'est l'influence profonde des romantiques sur sa pensée,

sur son inspiration et sa forme. — « C'est bien d'eux — écrit M. Charles Maurras — que Mme de Noailles a mémoire quand elle songe, écrit et vit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'une affiliée du Cénacle. C'est la rêverie de Musset devant Phœbé la blonde. A propos d'animaux, des « sobres animaux »; quand elles les admire et les salue un à un, en supplantant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces bestiaux suaves,

Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes !

le souvenir de Baudelaire s'entrelace à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le sentiment et la chair... »

Dans le même ordre d'idées, M. Léon Blum écrit ces lignes excellentes :

« Mme de Noailles n'est guère qu'une romantique, et c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset qui ne cherche pas l'esprit, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fiévreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset barbare. »

Et pour en terminer avec les citations, encore ces lignes d'un jeune écrivain de talent, M. René Gillouin.

« Je ne sais qui a dit que, s'il était une petite fille qui fût née sous un chou, c'était certainement Mme de Noailles. Le mot est joli, mais un peu injuste. Sans doute les jardins, même potagers, ont leur part dans l'amour de Mme de Noailles ; et ne faut-il pas remercier le poète qui le premier sut dégager l'humble beauté de nos légumes ? »

L'humble beauté... Au fait pourquoi ne chanterait-on pas aussi bien les légumes que les fruits ? — la tomate rouge n'a-t-elle point sa beauté tout comme la pêche ou la grappe de raisin, et le superbe artichaut aux larges feuilles découpées n'est-il point aussi bellemeut décoratif que tant de plantes grasses souvent affreuses !... En quoi des vers comme ceux-ci ne sont-ils pas exquis :

*Dans le jardin, sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent de rosée et de sève pourvus,*

.....

*Des brugnons roussiront sur leurs feuilles collées
Au mur où le soleil s'écrase chaudement,
La lumière emplira les étroites allées
Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement.*

Au milieu de cet Eden familial, au milieu des doux parfums s'exhalant de la « courge humide et du melon », des coings savoureux et des framboises fraîches, le poète se sentira heureux, bon et reposé :

*Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente
Du feuillage flexible et plat des haricots
Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente
Et coule sans troubler son rêve et son repos...*

*Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille,
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille
Qui sont la jouissance aimable de l'été...*

M. Charles Maurras, on l'a vu, signale l'amour de Mme de Noailles pour les « sobres animaux » et son désir d'être pareille aux « bestiaux suaves », — dans cette jolie pièce du *Verger*, son humilité panthéiste la pousse jusqu'à se comparer, à se confondre avec le pampre et la groseille. Il ne faut pas sourire, cela n'est point puéril puisque cela est délicieux !

Mais, comme l'ajoute encore M. R. Gillouin : « en vérité, ce n'est pas assez dire que d'appeler Mme de Noailles la Muse des Jardins... »

« ... Ce que Mme de Noailles apporte de nouveau, et par quoi elle se manifeste bien de ce temps où Bandelaire et les naturalistes ont joint leurs influences à celle des grands romantiques, c'est une sensualité inépuisable, unie à une extrême précision descriptive. Elle jouit et souffre de la nature par tous les sens, par le goût surtout, l'odorat et la vue, et par cette sensibilité générale et profonde, particulièrement abondante chez la femme, jusqu'à former comme un sixième sens, à la faveur duquel les sensations des autres se mêlent, se confondent et se multiplient. »

Poète de la Nature, Mme de Noailles a une façon toute spéciale de voir et de sentir la Nature. Dans un paysage, alors que nous distinguons les grandes lignes des différents plans, que chaque chose, étant à sa place, concourt à former l'harmonie de l'ensemble qui nous charme, nous transporte, nous éblouit, elle, au lieu d'embrasser l'horizon d'un seul coup d'œil, s'arrête à tous les détails, s'émerveillant de chaque fleur, s'enivrant de chaque parfum, se berçant de chaque bruit, se grisant de la saveur de chaque fruit... Et c'est alors un véritable délire de sensations, une débauche de comparaisons, un incroyable flot d'images, tout cela mêlé, superposé, confondu, tantôt admirable, tantôt invraisemblable, presque toujours interminable, mais toujours aussi infiniment harmonieux, je veux dire : toujours infiniment musical.

*O mon jardin divin, j'écoute tes parfums
Flottants dans l'air doré qu'aucun geste ne fauche,
Voici l'abricotier, le muguet, l'œillet brun,
A droite les jasmains, et le lilas à gauche.*

*Sur la pelouse molle où le soir complaisant
Jette ses pâles bras, ton magnolia rose
Est juvénile et beau comme un roi de quinze ans
Qui sait déjà la force et l'orgueil de ses poses.*

*La sombre giroflée a sa rêveuse odeur
 Qui délicatement comme un balcon avance ;
 Voici l'acacia penché, dont la langueur
 A la lune d'argent chaque nuit se fiance.*

*Aromes que je sens, que j'entends, que je vois,
 Je m'élançe, m'arrête, et m'enivre et m'enflamme !
 Je souris, je réponds à d'invisibles voix ;
 O jeune, jeune Amour, c'est donc ici ton dme !*

Vollà la débauche des épithètes, la hardiesse souvent heureuse des images, mais quelquefois aussi bien excessives : *écouter* les parfums, — l'odeur de la giroflée qui *avance comme un balcon*, — ne sont-ce pas de bien grosses témérités ! Peut-être, sûrement même, mais il y a une telle musique dans ces vers, on est si heureusement bercé par leur rythme enchanteur et chantant, qu'à peine prend-t-on la peine de réfléchir à ce qu'ils disent.

Mme de Noailles possède le don musical à un extraordinaire degré. Par là, elle nous fait aimer jusqu'à ses défauts. Il n'est point rare de trouver dans ses poèmes toute une suite de mots jetés comme au hasard, égrenés comme les notes d'une gamme, une suite de mots n'ayant qu'un sens assez vague souvent, mais bercés, cadencés, harmonisés délicieusement. On est ravi de cette musique. Cette poésie s'adresse plus à notre sensibilité qu'à notre esprit. — Vous surprendrez, dit-elle au printemps :

*Vous surprendrez mon cœur jusqu'au jour de la mort,
 Vous êtes chaque fois plus enroulé d'abeilles,
 Plus semblable à la joie, au rêve, à la corbeille,
 Plus parfait, plus secret, plus évident, plus vert,
 Plus léger, plus serré, plus fermé, plus ouvert.*

Cela pourrait continuer ainsi longtemps...

Mme de Noailles a souvent le génie de dire de jolies choses qui ne disent rien. C'est que son art est fait tout entier de littérature. Et la preuve, je la trouve non pas seulement dans son extraordinaire facilité, dans son incroyable faculté de créer à l'infini des images qui ne sont le plus ordinairement que des à-peu-près ingénieux et charmants, non, cette preuve de littérature découle de certaines pièces comme *Paysage persan, Iles bienheureuses, Jardin au Japon...*, paysage, îles, jardin que Mme de Noailles ignore, qu'elle n'a vus qu'en rêve et que, pourtant, elle nous décrit avec les mêmes mots, la même précision qu'elle apporte à nous dire les beautés et les parfums de paysages et de jardins qui lui sont familiers.

Elle dit :

*La tortue assoupie erre sur la rocaille,
 Où le ruisseau bondit sur sa pesante écaille ;
 Une servante rôde et prépare le thé
 Dans un kiosque léger comme un chapeau natté.*

*C'est une délicate et suave besogne.
 Sur les murs de papier, l'ombre de la cigogne,
 Du papillon volant et du vert oranger,
 Tremble comme un tableau sous un zéphir léger...
 Ah ! vivre quelques jours dans ces minces demeures,
 Aux branches du prunier, voir s'égoutter les heures,
 Errer dans les chemins poudrés de sable doux ;
 Les figuiers accroupis nous viendraient aux genoux,
 Paysages rempans sous un azur trop vide !
 Des enfants danseraient, les pieds dans l'eau limpide,
 En faisant osciller, sur leur bouche qui rit,
 L'ombrelle écarquillée, astre en papier fleuri...
 O nuit d'été, flottant dans les maisons ouvertes !
 Parfums aigus, tendus au bout des branches vertes,
 Que de corps allongés, que de corps caressés
 Sur les tapis de joncs et de bambous tressés,
 Tandis que de la basse et nocturne colline
 Descend le chant d'une aigre et mince mandoline...*

Le tableau n'est-il pas charmant, parfait ; ne dirait-on pas que Mme de Noailles a promené longtemps sa rêverie au pays du mikado. C'est que pour elle, le rêve et la réalité ne font qu'un : le rêve est même la seule réalité ! Voilà-t-il pas pourquoi la nature qu'elle chante a toujours quelque chose d'« enchanté » ? C'est trop joli, cela grise trop profondément, il y a trop de soleil, trop de fleurs, trop de parfums, trop de délices... il ne manque plus qu'une fée. Que dis-je ? la fée n'est-ce point le poète qui a su imaginer, créer le décor inouï dont il s'enivre jusqu'à pâmer et dans lequel il se confond corps et âme ? ! Car, comme la plupart des poètes contemporains qui ont cherché l'inspiration dans la nature, Mme de Noailles est panthéiste. Elle croit au Grand Tout universel, elle se découvre la sœur des plantes, on l'a vu, elle accorde aux choses ses propres facultés et ses propres sentiments : l'ombre se *recueille*, la maison *respire*, les rosiers *sanglotent*...

*Tout ce qui vit ici, la fontaine, le banc,
 La cloche du jardin qui sonne,
 Le délicat cerfeuil qui frise sous le vent*
 SONT POUR MOI DE DOUCES PERSONNES.

Voilà. Il n'y a rien de plus délicieux. Mais, vraiment, malgré le goût très vif que l'on peut avoir pour la poésie de Mme de Noailles, malgré tout l'enthousiasme que peut susciter en nous son charmant génie, il faut pourtant bien avouer que tout cela n'est pas très profond, que cette nature est un peu musquée, pommadée, poudrerisée. L'enivrement de Mme de Noailles est sincère, — mais c'est l'enivrement d'une femme du monde qui se risque au milieu des prés. Elle est si frêle, si délicate, sensible à l'extrême, — l'odeur des foin, des herbes écrasées, des fleurs épanouies, des feuilles tombées, le chaud soleil, la fraîcheur humide des forêts — ses sens chavirent, sa tête tourne. Et, lorsqu'elle écrira, lorsqu'elle



s'imaginera chanter la nature, elle ne fera que traduire ses sensations, ses émotions, ses éblouissements, elle ne fera que se chanter elle-même, car c'est elle-même, ce sont ses désirs, sa volupté, et son cœur, et son âme qu'elle cherche dans la nature extasiée de sa présence !...

BIBLIOGRAPHIE. — POÉSIE : *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, in-18. — *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, 1902, in-18. — *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, in-18. — PROSE : *La Nouvelle Espérance*, roman, Paris, 1903. — *Le Visage émerveillé*, roman, Paris, 1904. — *La Domination*, roman, Paris, 1905.

CONSULTER. — LÉON DAUDET, *Le Gaulois*, 2 juillet 1902. — EMILE FAGUET, *Revue Latine*, juillet 1903. — LUCIEN CORPECHOT, *Le Soleil*, 28 juin 1904. — PIERRE HEPP, *La Grande Revue*, juin 1907. — EMILE RIPERT, *Revue Hebdomadaire*, 13 juillet 1907. — A. DORCHAIN, *Les Annales*, mai 1906. — MAURICE BARRÈS, *Le Figaro*, 9 juillet 1904. — CHARLES MAURRAS, *l'Avenir de l'Intelligence*, Paris, 1905, in-16. — G. CASELLA et E. GAUBERT, *La Nouvelle Littérature*, Paris, 1906, in-12. — MARCEL PROUST, *Figaro*, 15 juin 1907. — LÉON BLUM, *Revue de Paris*, 15 janvier 1908. — RENÉ GILLOUIN, *La Comtesse Mathieu de Noailles*, E. Sansot et Cie, Paris, 1908, in-16. — PAUL FLAT, *Nos Femmes de Lettres*, Paris, 1908, in-16. — EDMOND PILON, *Les Annales des lettres françaises*, Paris, 1908, in-12.

L'OFFRANDE A LA NATURE

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.

La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.

Je suis venue à vous sans peur et sans prudence,
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.